

Jean-Claude LABORIE

CURIOSITÉ ET CONTRE-RÉFORME AU XVI^e SIÈCLE, LA LETTRE ÉDIFIANTE ET CURIEUSE JÉSUITTE

INTRODUCTION

L'élargissement de l'espace géographique, lors de la séquence des Grandes Découvertes, à l'aube du XVI^e siècle, eut ceci de singulier qu'il contraignit les contemporains à se confronter à des réalités physiques et humaines absolument inouïes jusqu'alors. Si les premières décennies du siècle furent caractérisées, dans tous les domaines du savoir, par des tentatives encore maladroites d'assimilation du nouveau à l'ancien, à partir de 1550, le champ épistémologique allait subir une mutation de plus en plus radicale. En effet, les singularités de l'Amérique – les plantes, les animaux, les paysages et les hommes – ne pouvaient plus être perçues ni décrites que dans leur différence, sans jamais offrir que de manière imparfaite une image du connu. L'analogie était impuissante à réordonner savoirs anciens et mondes nouveaux. L'accumulation hétéroclite des phénomènes fit éclater les formes médiévales de restitution et d'enregistrement des savoirs. La plus belle métaphore de cette transformation nous est peut-être donnée par la littérature. Le passage de la chronique ordonnée des géants Pantagruel et Gargantua à l'errance des *Tiers* et *Quart livre*, dans l'œuvre de F. Rabelais valait tous les commentaires savants.

La catégorie de la *curiositas*, considérée dans le monde chrétien comme un désordre de la *libido sciendi*, témoigne des reconfigurations de l'*épistémé* propres au passage d'un monde fini à un univers en expansion. La *concupiscencia oculorum* chrétienne, définie de manière négative des Évangiles jusqu'à saint Augustin, quoique partiellement réhabilitée par saint Thomas d'Aquin¹, était liée à une conception ordonnée de l'univers qui, seule, permettait de désigner les détours vers des réalités différentes comme des divertissements ou comme une perte momentanée de la direction et des valeurs centrales. La force centrifuge de la curiosité s'opposait irrésistiblement à la nécessité de clarté et de sens dont le modèle était l'amour de Dieu et l'ordre de la création. Mais ce n'est qu'à partir de la mesure de l'insuffisance de tout principe et de toute puissance centripète que la curiosité perdit ses contours et devint un vaste fourre-tout, accueilli et illustré par les formes ouvertes des savoirs du temps, l'énumération du thésaurus, la cosmographie, l'appendice chorographique ou le cabinet de curiosité.

Néanmoins, dans le cadre de la Contre-Réforme, l'Église catholique post-tridentine, et notamment la Compagnie de Jésus qui fut l'un des acteurs essentiels de la mise en œuvre des décisions du Concile, allaient tenter un accommodement et procéder à une redéfinition pragmatique de cette catégorie. Dans les nouvelles conditions d'une catéchèse fondée sur

¹ Saint Augustin condamne la curiosité en lui adressant deux reproches bien distincts. D'une part l'inutilité : il y a « dans l'âme...[une] vaine curiosité qui porte le nom de connaissance et de science » et qui conduit à « scruter les secrets de la nature extérieure, dont la connaissance ne sert à rien », saint Augustin, *Les Confessions*, Paris, Garnier, 1960, X, p. 34. D'autre part la perversion de l'idée de beauté : « La jouissance recherche le beau, le chantant, le suave, le savoureux, le moelleux, la curiosité recherche aussi, pour en tâter, leurs contraires [...] par fringale d'éprouver et de connaître. Qu'a, en effet, de plaisant, la vue d'un cadavre mis en pièces ? », *Les Confessions, ibidem*, X, p. 35. Pour saint Thomas d'Aquin voir *Summa Théologique*, partie II, quaest. 167. Ce dernier réhabilite la curiosité intellectuelle et fait de l'utilité le critère central en distinguant la curiosité gratuite de l'appétit de savoir, une distinction reprise par les jésuites.

les images, sur le déploiement du faste et la captation des sens, l'usage de la beauté et de la surprise pour guider les destinataires vers Dieu, dans lesquelles on reconnaîtra les fondements du baroque romain, eut des conséquences sur la curiosité, jusqu'ici tenue pour une ornementation non nécessaire dans le champ du discours. Le détour par les phénomènes extraordinaires n'était plus une excroissance mais un moyen de « réduire » (du latin *reducere* : reconduire) en Dieu les destinataires. C'est cette reconfiguration singulière, dans la seconde moitié du XVI^e siècle, que nous voulons tenter ici de cerner.

La tension, que nous avons soulignée précédemment, entre deux matériaux discursifs radicalement différents, est finalement celle que nous retrouvons dans la dénomination oxymorique de l'une des réalisations textuelles les plus singulières de l'époque, les lettres jésuites « édifiantes et curieuses ». Ces textes tenaient à la fois du récit de voyage et du texte apologétique. Ils étaient contraints et extrêmement surveillés parce qu'ils émanaient d'une institution placée exactement au carrefour d'un héritage dogmatique incontestable, en tant qu'avant-garde de la Contre-Réforme, et d'un projet d'ouverture au monde, qui allait s'imposer comme la spécificité des jésuites. L'opportunité des lettres de mission pour la propagande d'un ordre tout nouveau (créé en 1540) conféra très rapidement aux écrits missionnaires un enjeu politique et doctrinal. Entre originalité et conformité au dogme, cette institution catholique post-tridentine fit de la curiosité, de sa place, de son contenu, de sa validité mais également de sa compatibilité avec l'orthodoxie chrétienne un formidable appât pour s'assurer des soutiens politiques et financiers. Ainsi les débats autour des stratégies d'écriture que les lettres nous laissent apercevoir dessinent-ils la trajectoire singulière d'une catégorie complexe et polysémique.

LE MODELE DES LETTRES JESUITES

Il convient, dans un premier temps, de rappeler brièvement les caractéristiques du système épistolaire jésuite². La lettre est un devoir exigé par les *Constitutions*³ d'un Ordre que sa vocation missionnaire destine à l'éparpillement à l'avant-garde des explorations européennes. Hors de l'Europe, le monde jésuite se divisait, en effet à cette époque, en deux grandes parties, les Indes orientales (Chine, Japon et Moluques) dont l'accès fut ouvert par François-Xavier en 1542, et les Indes occidentales, avec le Brésil en 1549 puis l'Amérique espagnole en 1565, en suivant les routes de l'empire portugais qui fut le premier soutien à l'expansion de l'Ordre.

Un missionnaire en terres lointaines rédigeait régulièrement un rapport de ses activités qui, joint à celui de ses frères par le provincial, était envoyé à Rome pour être relu, mis en forme et traduit pour être ensuite soit archivé, soit redirigé vers les autres collèges ou bien vers les souverains et nobles donateurs. Il y avait donc trois instances successives, le missionnaire, les autorités de tutelle et les destinataires. Entre les deux premières s'échangeaient règlement, censure et prescription. De l'identité du troisième dépendait le type de lettre ; la lettre de gouvernement, que François-Xavier appelait « hijuela », la petite fille⁴, parce qu'elle charriait des informations sur l'organisation des missions, était à usage

² Pour une description complète, voir notre étude *Mangeurs d'homme et mangeurs d'âme, une correspondance missionnaire au XVI^e, la lettre jésuite du Brésil, 1549-1568*, Paris, Honoré Champion, 2003.

³ Les *Constitutions* désignent le texte qui structure l'ordre jésuite. Rédigées de manière constante de 1541 à 1556 (mort d'Ignace de Loyola), elles fournissent l'ensemble des règles de vie et d'organisation de la Compagnie. Nous renvoyons au texte publié dans l'édition organisée par M. Giuliani sj, *Écrits*, Paris, Desclée de Brouwer, 1991, p. 565.

⁴ L'image est justifiée par le fait que ces contenus figuraient dans des annexes détachables des lettres principales. Ce n'est qu'une vingtaine d'années plus tard qu'elles se constituèrent de manière autonome. Ces

strictement interne ; la lettre édifiante était prioritairement destinée aux novices dans les collèges de la Compagnie et aux nobles contributeurs financiers, parce qu'elle devait soutenir l'effort et la vocation missionnaire ; les lettres édifiantes les plus chargées de notations exotiques, souvent publiées, étaient adressées aux extérieurs. Des premières anthologies des années 1550⁵ aux grandes collections des *Relations de la Nouvelle-France* (1632-1672) et des *Lettres édifiantes et curieuses* (1702-1776)⁶, ce dernier type de lettres allait se construire afin de remplir la fonction essentielle de vitrine de l'Ordre, tout en participant à la catéchèse. Le Brésil et l'Extrême-Orient, regroupés sous la dénomination commune des Indes, qui passionnaient les contemporains, ne firent qu'y précéder le Canada et la Chine. Ainsi, si le terme de « lettre édifiante et curieuse » ne datait que du XVIII^e siècle, le matériau et son articulation à l'intérieur des mêmes textes étaient présents dès le XVI^e siècle.

L'examen des lettres publiées, qui correspondent à un consensus interne ponctuel, permet de rendre compte de la position de la Compagnie tout entière sur la question de la conformité et de l'opportunité des lettres. Il convient donc, pour cerner le rôle de la curiosité sur lequel s'accordèrent les jésuites, de confronter les écrits missionnaires avec, en amont, les consignes et, en aval, les opérations de censure, dont la responsabilité incombait au secrétariat romain de la Compagnie. En effet, la mesure très délicate de l'opportunité d'une lettre de mission entrainait dans le champ de compétence du secrétaire de la Compagnie, une fonction créée en 1547 pour décharger Ignace de Loyola de cette lourde tâche. Juan Alfonso de Polanco (1517-1576), qui occupa ce poste jusqu'en 1573, peut être tenu pour la cheville ouvrière de la politique éditoriale de la Compagnie pendant la période. C'est lui qui envoyait à tous les missionnaires les consignes d'écriture, et lui encore qui raturait, corrigeait, taçait et rappelait chacun à ses devoirs.

LES USAGES PRAGMATIQUES DE LA CURIOSITE

Le paradoxe initial réside dans le fait que la curiosité n'était pas une catégorie clairement identifiable pour les missionnaires qui ne donnaient jamais de manière délibérée, dans leurs lettres, des informations gratuites et qui ne témoignaient d'aucun intérêt scientifique pour les sujets locaux, si ce n'était guidés par les nécessités de l'évangélisation. Comme le disait le père Dainville, lorsqu'il analysait la contribution des jésuites aux savoirs géographiques du temps :

Elles [les notations « ethnographiques »] rapportent moins ce qui est rare que le typique. Ce qui importait en effet aux Supérieurs de connaître pour éclairer leurs choix ou diriger l'activité des leurs, ce n'était pas l'anormal, l'exceptionnel, mais au contraire la moyenne, le mode commun, le type⁷.

annexes étaient en latin, et de plus très souvent codées, alors que la lettre principale était en général en langue vernaculaire.

⁵ La Compagnie organisa très tôt des éditions des lettres de missions en choisissant les plus « curieuses ». En 1550, 1552, 1553, 1559 et 1565, parurent des anthologies sous les titres répétitifs de *Avisi*, *Novi avisi*, *Diversi avisi particolari dall'indie di Portogallo dalli reverendi padri della Compagnia di Iesu dove fra molte cose mirabili si vede delli Paesi, delle genti et costumi* ... Comme l'indiquent les titres, il s'agit de lettres édifiantes et curieuses.

⁶ Pour les *Relations de la Nouvelle-France*, voir l'édition des *Monumenta Novae Franciae*, organisée par L. Campeau, sj, Rome/Québec, Presses de l'Université Laval, 1967. Pour le corpus des *Lettres édifiantes et curieuses, écrites des missions étrangères par quelques missionnaires de la Compagnie de Jésus*, édité par les pères Le Gobien jusqu'en 1708, du Halde jusqu'en 1743 puis Patouillet jusqu'en 1776, c'est l'édition du père de Querbeuf, en 26 volumes in-12, sous le même titre, Paris, Mérigot, 1780-1783, qui fait autorité. Voir pour un tableau général du genre, l'article d'A. Rétif « Brève histoire des Lettres édifiantes et curieuses », dans la *Nouvelle Revue des Sciences Missionnaires*, Paris, 1951, p. 37-50.

⁷ F. de Dainville, *La géographie des humanistes*, Paris, Beauchesne, 1940, p. 121.

Cette appréciation, qui n'était pas totalement inexacte, ne rendait cependant pas compte de la séquence complète des réaménagements de la catégorie du « curieux » dans l'espace de la lettre de mission. L'utilité de tous les détails sur les populations ou les pays de mission était effectivement, à l'origine, d'ordre informatif, afin d'aider à la préparation et à la gestion des futures entreprises. En cela, ils obéissaient aux premiers commandements d'Ignace, restitués par son secrétaire, dans la chronique de la Compagnie qu'il rédigea depuis l'accès à sa fonction jusqu'à sa mort.

Il [Ignace] voulut aussi que les climats de la région, les mœurs des nations et d'autres renseignements de cette sorte soient mis par écrit, non tant pour satisfaire les curieux, bien qu'il tienne compte aussi de cet aspect, que pour permettre au préposé général de pourvoir, grâce à une meilleure vue des choses, en ce qui conviendrait⁸.

La curiosité apparaît, dans ce texte, sous la forme adjectivale, comme une catégorie à double entente. Elle est utile mais elle permet déjà à la lettre de se frayer un chemin vers des destinataires qui soutiendront le moment venu l'action évangélisatrice. On peut, cependant, considérer qu'il ne s'agit que d'un premier état de la question, dans la mesure où la satisfaction des « curieux » est encore cantonnée dans une concessive, comme un effet secondaire, néanmoins tolérable.

Dans une lettre adressée à Gaspard Barzée, en 1554, Ignace de Loyola précise de manière plus nette le rôle et la place de ce contenu singulier, propre aux lettres de mission :

Certaines personnes d'importance qui, dans la ville, lisent avec beaucoup d'édification les lettres des Indes, désirent ordinairement ou demandent assez souvent qu'on écrive quelque chose sur la cosmographie des pays où sont les nôtres, par exemple sur la longueur des jours l'hiver et l'été, sur le début de l'été, si l'ombre se déplace sur la gauche ou sur la droite ; S'il y avait encore d'autres choses d'allure extraordinaire, animaux ou plantes non connus ou plus rares, donnez sur elles des informations. Cette sauce qui flatte le goût d'une curiosité habituelle aux hommes et qui n'est pas mauvaise peut venir dans les mêmes lettres ou en d'autres, écrites à part.

Comme nous nous sommes également bien rendu compte que l'on peut ainsi édifier des personnes importantes par leur rang et par leur intelligence, il sera bien que dans les lettres qu'on peut montrer à des gens qui ne sont pas de la Compagnie, le rédacteur s'attarde moins à ce qui touche particulièrement à des personnes de la Compagnie et s'étende davantage sur des sujets plus généraux. Autrement, on ne peut imprimer les lettres sans séparer ces questions des autres⁹.

Ce texte essentiel atteste par rapport au précédent de ce que « les sujets plus généraux », dont le contenu est ici plus détaillé, ont acquis de la consistance, au point de pouvoir imaginer les imprimer séparément. La curiosité n'est plus qu'un trait de caractère commun à toute l'humanité, dont il convient de tenir compte. Elle acquiert ainsi une autonomie qui programme le genre spécifique des lettres édifiantes et curieuses. La notation antérieurement définie uniquement par son utilité au gouvernement devient ici « une sauce qui flatte le goût », l'essentiel du plat demeurant cependant l'édification. À l'image de la beauté des églises ou de la pompe des processions, les singularités du monde participent de l'entreprise de séduction, à condition de demeurer un moyen et non une fin.

⁸ Juan Alfonso de Polanco, *Chronicon Polanci, 1491-1556*, Rome, MHSI, tome 3, p. 479, cité et traduit par D. Bertrand, *La politique de saint Ignace de Loyola*, Paris, Cerf, 1985, p. 28. Nous ne pouvons connaître exactement la date de rédaction, puisque Polanco travaille à ce texte dès 1547 et ce jusqu'à sa mort en 1576.

⁹ Lettre à Gaspard Barzée, Rome, le 24 février 1554. *Écrits, op. cit.*, p. 872-873. Gaspard Barzée fut missionnaire à Goa et à Ormuz jusqu'à sa mort en 1553. Il ne reçut donc jamais cette lettre.

Ces deux exemples de textes prescriptifs, dont nous retrouvons de manière itérative le propos disséminé dans de très nombreux écrits émanant de Rome à destination des missions, permettent de constater que la matière curieuse se structure très rapidement dans les échanges des premières lettres. L'évolution très rapide des missions contraignit, en effet, la Compagnie à développer sa propagande pour assurer le financement de ses établissements lointains, aux nécessités desquels les patronages ibériques ne suffisaient pas. La publication soigneusement encadrée des lettres missionnaires entraînait dans le cadre de cette stratégie, dès 1550.

Pour reprendre le propos apologétique du père Dainville, la fonction première de gouvernement supposait que les notations des missionnaires étaient susceptibles d'être généralisées afin de servir d'indications pour les membres de la Compagnie. Or, il suffisait que ces mêmes notations soient détournées et adressées à un destinataire extérieur pour qu'elles perdent toute valeur d'usage et deviennent non plus typiques mais curieuses. C'est, donc, de la codification des usages de la correspondance, et non d'un travail spécifique des scribes, que naquit la catégorie. Elle est pensée comme une concession justifiée par un message plus essentiel, faisant inévitablement penser à des dispositifs picturaux baroques apparemment décoratifs dont la disposition dirigeait le regard vers l'autel ou vers le ciel. Cependant, si la fonction était parfaitement programmée, la matière curieuse, et surtout son articulation au versant édifiant de la lettre, demeurerait à la libre appréciation des scribes.

UN EQUILIBRE DIFFICILE

La lettre d'Ignace fut lue comme une exigence que les missionnaires allaient tenter de satisfaire, quoique de manière hésitante et souvent fautive aux yeux du secrétariat romain, si l'on en croit le nombre des rappels à l'ordre et les censures opérées par J. A. Polanco. Si nous prenons l'exemple du Brésil et des lettres de mission qu'il suscita, nous pouvons mesurer l'étendue de la difficulté. En effet, la formule proposée par les prescriptions autorisait de nombreux choix. Mais il fallait respecter un dosage délicat, qui tenait au fait de donner à voir le travail des missionnaires et à satisfaire, en même temps, les attentes du public.

Trois lettres paradigmatiques vont nous permettre de comprendre les errements potentiels de la formule prescrite et d'en reconnaître la logique. La première lettre, celle qui fut le plus constamment publiée puisqu'on la retrouva dans toutes les anthologies, est l'« Information sur les terres du Brésil¹⁰ » du père Manuel da Nóbrega, rédigée en août 1549, quelques semaines après l'arrivée des jésuites à Salvador. Le père y dresse un tableau systématique du pays et de ses habitants, organisé cependant de manière progressive, de la sauvagerie des indigènes vivants nus dans un lieu paradisiaque jusqu'aux traces d'une première évangélisation repoussée par les Indiens. La deuxième lettre déploie tous les lieux communs de l'édification jésuite. Le frère Vicente Rodrigues écrit à son provincial à Lisbonne, en mai 1552, en racontant son travail quotidien de maître d'école parmi les Indiens¹¹. La troisième est la seule lettre intégralement consacrée aux singularités du pays qui nous soit parvenue du Brésil. Elle fut rédigée par le père Joseph de Anchieta (1534-1597), datée de la fin mai 1560 et publiée dans l'anthologie *Diversi avisi particolari dall'indie* de 1565¹².

¹⁰ La traduction française de cette lettre se trouve dans *La mission jésuite du Brésil, Lettres et autres documents (1549-1570)*, édition et traduction de J.-C. Laborie et A. Lima, Paris, Chandeigne, 1997, p. 71 à 77.

¹¹ J.-C. Laborie, *La mission jésuite, ibid*, p. 113 à 118. Cette lettre sera publiée une fois, dans l'anthologie de 1553.

¹² J. de Anchieta, *Cartas, Informações, fragmentos históricos e sermões*, Belo Horizonte/São Paulo, Itatiaia, 1988, p. 113. C'est nous qui traduisons du portugais, l'original étant en latin.

Les trois missives obéissent explicitement à des demandes de la hiérarchie¹³, illustrant trois interprétations différentes de l'équilibre entre l'édification et la curiosité. Les éléments propres à susciter l'intérêt des destinataires sont très bien représentés dans les trois textes, ici le rituel anthropophagique, là le jaillissement miraculeux d'une source, ailleurs des animaux rares, des plantes étranges ou des coutumes indigènes étonnantes. C'est le dispositif impliquant la représentation du missionnaire, et donc du scripteur, qui varie d'un texte à l'autre. En effet, la puissance d'édification d'une lettre repose entièrement sur les gestes et les postures de ce dernier que le lecteur est appelé à imiter. Dans « l'Information », Nobrega s'inscrit en creux en évitant de peindre directement les missionnaires, qui sont encore absents du territoire. Mais il suggère une réorganisation potentielle de la sauvagerie et de la singularité du lieu et de ses habitants dans la mesure où il s'agit d'un état antérieur à la proclamation de la parole de Dieu. Le rappel, dans le dernier paragraphe, du passage chez les Tupinambas de l'apôtre saint Thomas dont la trace, sous la forme d'empreintes de pas, s'est gravée sur un rocher, associé au constat de ce que « ces populations n'adorent rien et ne connaissent pas Dieu », appellent l'intervention des missionnaires. Curiosité et édification s'articulent ainsi sur l'axe temporel, en une relation parfaitement compréhensible, sans que le propos édifiant ne devienne trop pesant.

Dans le deuxième exemple, le missionnaire est l'acteur principal, occupant tout l'espace d'activité. Chaque élément indigène est systématiquement attelé à une action du missionnaire. Ainsi l'évocation de l'anthropophagie est-elle assortie d'une scène d'auto-flagellation ostentatoire du frère, censé mettre fin aux pratiques démoniaques. Il en est de même pour la guerre, le rituel de l'enterrement ou les pratiques chamaniques. Dans cette phase active de l'évangélisation, qui eut pour cadre les villages Indiens dont les jésuites avaient la charge, les singularités indigènes étaient encore représentables, mais seulement assorties de la mise en œuvre de leur élimination. L'articulation reposait donc ici sur le processus de réduction du singulier au général. Cependant, l'ancêtre de la « réduction » devint très rapidement le lieu de pratiques d'adaptation inopportunes¹⁴, que les lettres eurent le plus grand mal à cacher. Ainsi le seul espace qui autorisait la matière indigène devait disparaître des publications jésuites du Brésil.

Dans la troisième lettre, le missionnaire est quasi absent, le Brésil acquérant une matière propre et étrangère. La lettre est une très longue évocation de phénomènes extraordinaires, de monstres, de plantes et d'animaux inconnus en Europe, remplissant scrupuleusement les rubriques que nous trouvons dans le texte d'Ignace cité plus haut (l'ombre, le début de l'été, la cosmographie...). Nous avons là un bon exemple de la lettre curieuse, sous la forme d'une énumération, ponctuée de quelques rares évocations des missionnaires (par exemple une tempête qui occasionne un naufrage et donne l'occasion, Ô divine providence, d'un baptême *in extremis*). Cette lettre, totalement isolée dans le corpus, est une preuve paradoxale de ce qu'elle ne peut proposer un modèle parce que le contenu édifiant y est pratiquement absent.

¹³ La lettre de Nóbrega obéit à une exigence que devait remplir tout supérieur de mission à son arrivée, à savoir produire un état des lieux, une « information ». La deuxième porte, à côté du nom du scripteur, la mention « par commission du Gouverneur du Brésil, Tomé de Sousa ». Pour la troisième, la déclaration liminaire est claire : « Grâce aux lettres qui nous arrivèrent il y a peu, nous vîmes, Révérend père dans le Christ, que tu désirais (afin de satisfaire aux vœux et desirs de beaucoup) que nous écrivions sur ce qui nous entoure qui soit digne d'admiration ou inconnu dans cette partie du monde. Me pliant à une exigence si édifiante, je remplirai avec diligence, autant que possible, cette obligation ».

¹⁴ Les pères qui vivaient dans les villages devaient parler la langue indigène, ce qui aboutit à l'utilisation quasi exclusive de pères recrutés sur place, les autres formés en Europe ne parvenant pas à apprendre la langue tupi. De la même manière, la pratique des danses, des chants et de nombreuses coutumes indigènes choquèrent les autorités catholiques à Rome, anticipant sur la fameuse « querelle des rites chinois » au XVIII^e.

La Compagnie fit un usage contrasté de ces trois lettres. La lettre de Nóbrega, ayant représenté un modèle impossible à reproduire lorsque l'évangélisation fut entrée dans sa phase active, demeura dans toutes les anthologies jusqu'au XIX^e siècle. Celle du frère Rodrigues, devenue politiquement dangereuse après 1553, fut archivée comme toutes celles qui furent rédigées dans les villages. Enfin, celle d'Anchiéta, sans intérêt pour l'édification, ne fut, quant à elle, pas publiée plus d'une fois, une lettre curieuse sans souci d'édification étant rendue caduque, aux yeux du lectorat, par les publications multiples et circonstanciées de laïques comme Hans Staden, André Thevet ou Jean de Léry.

L'explosion éditoriale du récit de voyage au XVI^e siècle contraignit la Compagnie de Jésus à élaborer le concept de la lettre édifiante et curieuse, afin de s'insérer dans le champ du savoir. Mais la voie était étroite puisque la cohabitation des contraires à l'intérieur d'un même texte se révélait instable et exigeait constamment l'intervention de la censure de l'Ordre et de constantes admonestations. Néanmoins, nous pouvons constater que le problème était entier dès la naissance du genre, et qu'il ne trouva jamais aucune solution définitive. Les collections canadiennes du XVII^e lassèrent leur public par l'invasion progressive de l'édification et les lettres chinoises, plus nettement curieuses, furent utilisées pour soutenir l'accusation d'une trop grande adaptation (curiosité ?) des jésuites aux mœurs locales.

Si, dans le contexte post-tridentin, la curiosité devait être manipulée avec la plus grande prudence, elle n'était plus condamnée de manière univoque. Elle se définissait, de manière très moderne, comme l'expression d'un désir confus et informel qui, pris en charge et orienté convenablement, constituait un levier fondamental pour la transmission de la parole de Dieu. Il suffisait d'inscrire, de manière discrète, dans la trame des phénomènes étranges que le monde déployait sous les yeux des curieux, une intention, un projet ou une Providence.

BIBLIOGRAPHIE

Textes des lettres jésuites imprimées

Monumenta Historica Societatis Iesu, 116 volumes parus, Madrid/Rome, 1894-1979. Les lettres du Brésil (1549-1568) tiennent en 5 volumes, *Monumenta Brasiliae*, préparés par le père Antonio Serafim Leite, Rome, 1957-1968. *Monumenta Novae Franciae*, organisée par Lucien Campeau, sj, Rome/Québec, Presses de l'Université Laval, 1967.

La mission jésuite du Brésil, Lettres et autres documents (1549-1570), édition et traduction de Jean-Claude Laborie et Anne Lima, Paris, Chandeigne, 1997.

FRANCOIS-XAVIER, *Correspondance, 1535-1552, Lettres et documents*, édition préparée par Hugues Didier, Paris, Desclée de Brouwer, 1987.

LOYOLA, Ignace de, *Écrits*, édition préparée par Maurice Giuliani (sj), Paris, Desclée de Brouwer, 1991.

Textes critiques

BERTRAND, D., *La politique de saint Ignace de Loyola*, Paris, Cerf, 1985

DAINVILLE, F. de, *La géographie des humanistes*, Paris, Beauchesne, 1940.

LABORIE, J.-C., *Mangeurs d'homme et mangeurs d'âme, une correspondance missionnaire au XVI^e, la lettre jésuite du Brésil, 1549-1568*, Paris, Honoré Champion, 2003.